

L'âme sacerdotale d'un coadjuteur salésien

Robert PUTHOD

mort à Lausanne le 21 Novembre 1943

« Collaborateur du sacerdoce dans les œuvres de charité chrétiennes propres à la Congrégation », le coadjuteur salésien est, dans la pensée de saint Jean Bosco, comme une sorte de bras-long du prêtre : ce religieux en veste et pantalon porte son influence, son enseignement, et prépare son action. Encore une vue anticipée de l'apostolat laïc moderne ! Avec son caractère et ses allures propres, il participe à la mission essentielle du prêtre et, par conséquent, il est dans sa vocation dans la mesure où il est animé de *l'esprit sacerdotal*.

Nous avons admiré et aimé en M. Robert PUTHOD un type authentique de ce coadjuteur rêvé par Don Bosco.

SON PORTRAIT

Physionomie morale extrêmement mouvante. C'était un sentimental. Il est difficile de tracer des lignes qui la définissent exactement. Les sentiments les plus divers, parfois excessifs, s'entrechoquaient en lui à une allure rapide. Pour le peindre, il faudrait accumuler les anecdotes qui sont restées gravées dans bien des mémoires et que son seul nom évoque en foule. Le « Père Puthod » ! Quel monde de détails !

Et c'est l'accumulation de ces détails qui permettrait d'apprécier le son des fibres de ce cœur pétri de bonté, son affabilité, sa délicatesse, sa facilité à pardonner. Elle révélerait tous les côtés « attachants » de ce simple coadjuteur : son bon sens, son jugement, son esprit pratique, sa débrouillardise, son goût du propre, du soigné, du fini, ses manières simples et liantes, sa noblesse native, son culte de l'honneur. Elle finirait par nous faire découvrir le fond de ce religieux laïc qu'animait un idéal de prêtre. Elle nous montrerait son âme sacerdotale. C'est là qu'il faut chercher, semble-t-il, le principe d'unité de cette figure aux charmes divers.

A La Longeraie, depuis le jour où il est mort, on a dit et redit bien des fois la sainte messe à son intention. C'est une exigence de ses Anciens qui manifestent dans ce geste authentiquement chrétien jusqu'à quelle profondeur il les a marqués. Quelques-uns se souviennent sans doute avec quelle insinuante et délicate habileté il avait lancé la coutume (j'allais dire la mode !) dans le petit peuple écolier de faire dire une messe en prélevant l'honoraire sur son « dépôt » toutes les fois qu'un camarade avait un deuil ou qu'on avait quelque chose de sérieux à recommander à Dieu... « Je voudrais faire dire une messe ! » Phrase que le P. Directeur ne s'étonnait plus d'entendre sur les lèvres de

bambins de 10 ans. Et ils avaient si bien compris et retenu la signification de ce geste, qu'ils n'en ont pas trouvé de plus noble, de plus senti et de plus exquis pour exprimer tous les remous qu'a déclenchés dans leur cœur la perte inopinée du cher Père Puthod !

SA VOCATION

La messe ! Il y avait rêvé, il l'avait désirée depuis toujours. Il racontait — et il ne pouvait s'empêcher d'y voir un signe de prédestination sacerdotale — comment, encore tout enfant, il jouait à monsieur le Curé avec sa sœur qui lui servait à la fois de sacristain, de servant, d'auditoire et de pénitente. Il était d'une famille respectable de Bonneville, où la foi était profonde, la pratique religieuse très en honneur et le commerce avec les prêtres fréquent. Il décrivit plus d'une fois avec pittoresque la réunion décanale extraordinaire qui se tenait chaque année chez son parent, le notaire Reydet.

Orphelin de père et de mère à 11 ans, il entra chez les Salésiens réfugiés depuis peu en Suisse sur les bords du lac de Genève. Avec l'intention évidemment d'y poursuivre sa vocation. Car il se sentait appelé. Le culte surtout l'attirait. Avec quelle fierté et quel amour, dès ce moment, il s'acquitta de l'emploi honorifique de sacristain.

Des difficultés extrinsèques — il était doué et pouvait amplement réussir — le retardèrent dans ses études. La grande guerre de 1914 dispersant le personnel de la maison de Morges le força à les interrompre. Il fut d'ailleurs bientôt appelé lui aussi à vivre — avec un cœur vibrant de patriotisme — cette épopée d'où il revint avec des palmes, une glorieuse blessure, des récits palpitants, une expérience approfondie des hommes, une compassion plus sentie de leur misère morale et le désir toujours plus vif d'être rédempteur... Et tout d'abord par la messe.

SON SACRIFICE

Dieu agréa sa générosité, mais lui demanda un autre sacrifice. Pendant quatre ans de sa vie de tranchées, ses connaissances en latin s'étaient envolées et son esprit s'était rouillé. Il ne manquait pas de courage pour se remettre aux études. Il fit une tentative mais on lui conseilla bientôt de se faire coadjuteur. Il accepta, voyant bien que c'était sagesse. Mais quel drame dans son âme où persistait vivace le rêve de son enfance ! Dieu pourtant accumulait les signes de sa volonté différente. De sérieuses maladies le forcèrent plus d'une fois à renouveler un acte de renoncement qu'il semblait vouloir rétracter, tant son cœur avait faim de cette « consolation » : dire la messe. Il lui fallut arriver à la veille de sa mort pour comprendre que Dieu lui avait fait dire une messe prodigieuse : celle de sa vie toute donnée, jusqu'au détail, pour le salut des âmes.

SON MINISTÈRE

C'est ici qu'il faudrait de longues pages pour dire son œuvre sacerdotale. Elle se développa presque tout entière dans cette coquette Longeraie, que le P. Gimbert avait fondée en 1911 et si fortement imprégnée, pendant quatorze ans de directorat, de son esprit : base de piété solide et jalousement sauvegardée, fidélité presque aveugle aux traditions salésiennes, culte de l'autorité, discipline, régularité, politesse, distinction et

cette ambiance familiale très chaude, très « Longeraie », un peu « boîte à coton » a dit quelque méchante langue. M. Puthod en fut un des premiers élèves et porta bien toute sa vie la marque du maître et de la maison. Il y revint après la guerre comme « supérieur ». Il eut toujours la responsabilité d'une classe primaire, mais il unissait à cet emploi plusieurs des autres charges coutumières du Salésien : la surveillance générale, la surveillance d'étude, de réfectoire, de dortoir, sacristain, linge, secrétaire, commissionnaire, chargé du théâtre et des loisirs en général, maître de culture physique, etc. Il était propre et prêt à tout faire et bien faire...

Il fut, au dire des supérieurs, « un vrai catéchiste ». En dépit du protocole, chose sacrée à La Longeraie, on l'appela toujours « le Père Puthod ». Il y avait dans cette appellation comme une prise de conscience spontanée de tout ce qu'il était pour ses garçons. Il se sentait vraiment « Père », gardien, protecteur de leurs âmes. Il priait chaque jour pour leur état de grâce et suivait avec une vigilance attentive, qu'eux ne soupçonnaient pas, toutes les manifestations de leur ferveur... ou de leur tiédeur.

Il avait le sens de la surveillance salésienne : mettre les élèves dans l'impossibilité de faire le mal. Il avait cela en hantise. Il ne concevait pas qu'on puisse laisser des enfants seuls. Le jour, la nuit, il faisait des rondes, toujours opportunes, efficaces. Sa perspicacité et son flair étaient légendaires. Il savait tout, il découvrait tout, il voyait tout. C'était connu et bien souvent suffisant pour faire échouer chahuts et fredaines. Ceux qui se risquaient tout de même — comment voulez-vous qu'on ne cède jamais à cette tentation ? — se faisaient inévitablement pincer... mais connaissaient aussi les secrets de sa miséricorde qu'il avait l'art délicat et sûr d'allier avec le souci de la discipline générale. A contre-cœur, il eut à maintenir cette dernière pendant des années. On lui retira cet emploi pour le lui rendre peu après, reconnaissant son savoir-faire. Il n'en perdit pas sa réputation unanime de « chic type ». Il avait une bonté victorieuse et désarmante. On lui racontait tout. Et puis, on se déchargeait le cœur. Que d'adolescents lui confiaient, avec un abandon qui l'effrayait, les bouillonnements de leur âme inquiète et tourmentée. Que de petits cœurs venaient vider leur peine dans le sien. Avec la même adresse qu'il soignait bobos et grosses maladies, car il remplissait aussi la charge d'infirmier, il consolait tous les chagrins, il apaisait toutes les crises intérieures.

Il excellait à placer au moment opportun ce qu'il appelait joliment « le mot du bon Dieu ». Constamment, en classe, pendant la correction d'un devoir ou la récitation d'une leçon, en cour, dans le feu même d'une partie, en promenade, dans un couloir, surtout pendant ces fameux emplois du jeudi après-midi. Il retenait alors soi-disant pour se faire aider dans une bricole (il mettait la main à tout) le ou les garçons qu'il voulait prêcher. Le choix était tenu pour une faveur. Au moment propice, la petite admonition paternelle tombait, pénétrante. D'autres fois, c'était un conseil, une suggestion... ou même la question remuante : « Pourquoi tu ne te ferais pas prêtre ? »

Toujours en « vrai catéchiste », il s'était fait susciteur de vocations. Il avait une tactique : repérer les garçons pieux, leur manifester de l'intérêt et de la confiance, leur donner de petites responsabilités : aide-sacristain, aide-infirmier, etc., les faire entrer plus intimement dans la famille, les y attacher par le cœur. Il avait le don de communiquer ses sentiments, ses amours et ses aversions, ses joies et ses tristesses, ses admirations, ses enthousiasmes, ses aspirations. C'est ainsi qu'il fit naître en plusieurs son désir du sacerdoce et ses préférences pour la vie salésienne.

SA PIÉTÉ

Il faudrait dire aussi l'influence proprement sacerdotale qu'il eut par l'exemple de sa piété affective, eucharistique, mariale, qui imprégnait toute sa journée. En plus de ses pratiques de religieux, il avait « ses prières », ses « oraisons jaculatoires », ses « objets de piété », ses « dévotions ». Il était fidèle à tout cela avec une assiduité et une conscience impressionnantes, sans jamais donner dans la bigoterie. La piété remplissait son existence : elle ne vint jamais l'embarrasser ; loin de les entraver, elle déclencha ses multiples activités ; et quand, sur la fin de sa vie, il ressentit un besoin véhément de prière réparatrice, il y consacra, avec la permission de ses supérieurs, une partie de ses nuits. C'est alors que, soutenu par une grâce singulière qui comblait enfin ses intimes aspirations, il lui fut donné de mener pendant deux ans la vie contemplative, sans cesser d'être en apparence et en réalité un religieux d'action.

SA MORT

Cette période mystique reste le secret du Roi. Il a été donné d'en soupçonner soudain les merveilleux élans à ceux qui ont assisté au « spectacle étonnant » de sa mort. Mais de très loin déjà il avait préparé cette rencontre avec le Bonheur. Depuis que nous le connaissions — il était alors le plus actif des boute-en-train et le plus jovial des hommes — nous lui avons entendu dire jusqu'à plusieurs fois par jour : « Ah ! vivement quand on sera au ciel ! »

Fallait-il alors tant s'étonner de l'entendre chanter pendant trois jours avec ses derniers soupirs, le cantique de sa mort : « Le beau jour de ma vie... ce samedi où je viens de recevoir les Sacrements de ceux qui vont mourir !... Ce dimanche, une fête de la Sainte Vierge, ça été encore plus beau !... Comme je suis heureux de mourir. Je vois à quoi sert de se faire religieux !... Ne me parlez de rien d'autre que de Dieu... Je suis déjà avec Dieu... Sainte Thérèse me fait signe... (Il avait son grand cadre sur ses genoux). Notre-Dame est là : comme je suis heureux d'aller la voir !... Je ne veux plus jamais offenser Dieu. Comme j'aimerais près de moi mes anciens élèves : je pense à ceux qui sont loin de Dieu... A peine partis, ils se sont laissés aller... Mais je parlerai d'eux au bon Dieu. Et quelle grâce, quelle gâterie du bon Dieu d'avoir trois prêtres pour mourir !... Vous avez été bon pour moi, Seigneur ! Merci. »

« Ce 21 novembre, écrivait sa sœur religieuse, cette dernière journée auprès de mon Robert bien-aimé est inoubliable : de toutes les retraites que j'ai faites et celles que je ferai, rien ne me fera plus de bien que le souvenir de mon frère mourant. »

Sans doute. Mais ceux d'entre nous qui n'ont pas été « les témoins privilégiés de cette mort prodigieusement calme, lucide et joyeuse, peuvent garder le souvenir entraînant de cette vie « salésiennerment » donnée au service exclusif des âmes.

P. CONCONI.

Un des buts de nos feuillets est de nous aider à maintenir vivant le souvenir de nos confrères défunts. N'hésitez pas à nous envoyer sur ceux que vous avez connus des lignes aussi bienfaisantes que celles-ci.
